

AMINA ZOURI
UNE HISTOIRE DU MAROC

ABDELKARIM BELKASSEM

Éditions ThoT
Roman

En hommage à ma mère, Amina Zouri.

Chacun de nous vient au monde avec son destin écrit à l'encre indélébile. Cette empreinte marque éternellement l'homme et trace son chemin entre ciel et terre. Personne n'est épargné, ni l'homme, ni l'animal, ni le végétal. On suit son instinct comme l'eau d'une rivière quitte les sommets pour s'écouler, impétueuse ou calme et douce, et se jeter dans les mers et les océans. La vie est faite de souffrances avant de pouvoir goûter le bonheur. Riche ou pauvre, chacun a sa part. Nous naissons avec une cuillère en argent dans la bouche. Des fortunes entassées de tous côtés, mais nous sommes toujours dans le manque qui gâche notre vie, santé ou autre, que la fortune ne peut ni fournir ni remplacer ! Chacun de nous vit sa destinée, qu'il l'accepte ou non, c'est ainsi. Cela ne changera jamais, dans le passé comme au présent.

La réflexion de l'homme n'a jamais cessé. Pas de solution pour les mortels. Ni leur intelligence ni leur sagesse n'éloignent ces souffrances. Il faut les prendre comme elles sont, de forte ou de faible puissance, seul celui qui les vit peut les ressentir. Il est pourtant possible de les apaiser et les dompter. On tente de traduire leur intensité pour les partager, mais ce secret de la vie reste personnel, comme la mort. Chacun de nous a les siennes et personne ne peut les imaginer. Des événements sont personnels et d'autres plus

communs. On croit choisir sa vie, mais, en réalité, on répond à un appel au plus profond de nous. Dans la douleur, nous sommes seuls au monde. Entouré comme un roi, on ressent la même misérable solitude que celui qui vit au milieu d'un bidonville. Oubliés les palais grandioses et le beau mobilier. Seule la noirceur s'infiltré et recouvre tout. Notre regard sur le monde ne transperce pas l'obscurité.

Il faut compter sur les doigts de la main ceux nous guident dans ce tunnel, l'âme terrorisée par le manque de lumière intérieure. Le destin de l'homme, c'est d'en sortir puis d'y revenir après un court chemin dans la vie terrestre ! Comment effacer cette injustice envers l'homme ? Chacun de nous goûte la mort avec le même degré d'intensité et marche seul sur un chemin inconnu. On ne naît pas conscient, ce qui nous épargne l'angoisse, par contre on quitte cette vie, lucide.

L'homme se situe entre deux choix ! Ne pas naître au monde et rester dans l'inconscient sans douleur, ou accepter de partir un jour, le cœur déchiré de quitter les siens et de tout laisser derrière soi. Remettre aux autres ce qui a été entassé durant une vie entière. Tout ce qui a été chéri et qui perdurera, même notre corps, terre parmi la terre.

Ma mère, Amina Zouri, n'a jamais eu beaucoup de chance, la moindre chance. Elle a surtout connu l'adversité. Dès sa naissance, elle a vécu dans une famille aux journées très laborieuses, en faveur des autres. Son père était un simple *homari*, surnom que l'on donne au Maroc au travailleur dans les *hari*, les silos de blé dans lesquels on conserve les sacs, les bonnes années. Un travail payé centime après centime et dont le gain est perçu chaque jour. Juste de quoi tremper ses lèvres dans un verre d'eau.

— Il faut accepter ce que Dieu nous donne, que ce soit peu ou beaucoup. Nous aimons être reconnaissants, dit le père.

Comme tous les pauvres, au Maroc, eux qui représentent plus de quatre-vingts pour cent de la population.

Cette idée revêt un sens religieux et elle est utilisée par les gros estomacs, comme principe, pour faire taire les pauvres esclaves des silos de blé et tous les démunis du pays. Un fondement religieux, noble à l'origine, mais c'est comme un piège pour hamster qui tourne, tourne, tourne et qui n'a rien demandé d'autre qu'une bouchée de foin pour calmer sa faim et celle des siens.

La plupart des travailleurs des champs à Safi sont venus de la campagne. Ils ont quitté leurs propres terres parce que les semis ne leur apportaient pas de bénéfices. Il n'y a plus de place pour eux, car l'industrie a mis ces hommes au rebut. Elle a remplacé les mains par des griffes métalliques et continue à le faire dans les pays modernes qui aiment la robotisation du travail et de la vie quotidienne.

L'homme n'a rien compris de son histoire. Il oublie vite les images du passé et se concentre sur le présent. Peu importe le lendemain ! Le plus important, c'est la vie de délice que les patrons et les maîtres des fermes promettent. Même si la richesse et le plaisir n'apaisent en rien les regrets des déplacés. Les pauvres meurent de faim et les riches de gras qui s'accumule dans leurs veines, comme un veau gavé avant l'abattoir. Les maladies de la trop bonne chair... On ne trouve pas de tombeau assez grand pour les ensevelir sauf s'ils ont le pouvoir de se faire construire un grand mausolée. Ils y reposeront pour l'éternité dans la grandeur comme celle de leur vie.

Souvent, les héritiers économisent pour les funérailles et restreignent l'argent pour les vivants. Cette idée vient, elle

aussi, de la tradition de la foi. C'est une idéologie trompeuse et les proches, à leur tour, transmettent ces mêmes principes religieux pour se venger des maltraitances de celui qui avait le pouvoir. S'il réussit toute une vie, sain et sauf, il le paiera après sa mort.

Le père de ma mère, Elhawz, était un Berbère de Marrakech. Le village, il l'avait quitté pour s'installer à Safi entre 1920 et 1930. C'est de l'à-peu-près, car les citoyens ordinaires se moquent des dates. L'histoire et la datation des événements, c'est une affaire de nobles, de notables et de maîtres.

Un esclave, un sans-abri, un démuné, vivait comme les animaux dans les écuries ou les étables. Quand ils venaient à la ville vendre leurs récoltes, ils habitaient avec leurs bêtes dans le *fandak*, l'hôtel en arabe littéraire, mais c'est aussi l'habitat des ânes, des mulets et des chameaux. Les pauvres ne possédaient pas de chevaux, la monture des riches, même dans la campagne marocaine.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Les Marocains prétendent être croyants, mais plus ils deviennent religieux, plus ils sont cruels entre eux, même envers leurs proches ! On se demande ce qui incite un croyant à s'imaginer être autorisé à faire tout ce qu'il veut. Il prie Dieu, alors ses péchés lui seraient pardonnés ? C'est la croyance de la plupart des musulmans. Ils se le permettent par ignorance. Ils possèdent les autres et prennent leurs biens. Ce n'est pas ce que demande la religion, ni ce que Dieu ordonne. Eux se l'imaginent sans tenir compte des ordres ou de la morale religieuse. Qui comprend la religion parmi les Marocains ou le monde musulman ? Personne ! Sauf ceux qui se comptent sur les doigts de la main. Et encore, ils n'ont que peu de savoir.

Les vrais *oulema* disent :

— Nous n'avons que la moitié de la connaissance !

Est-elle religieuse ou non ? Personne ne peut prétendre connaître la vérité, pas même le prophète Mohamed et ceux qui l'ont précédé. La vérité est Dieu. C'est lui qui la possède et non ses créations. Dans le monde musulman, les

gens écoutent mais n'entendent pas et dès leur sortie de la mosquée, ils oublient le prêche de l'imam !

— C'est la vraie vie, c'est la réalité. On ne peut être qu'injuste ! Que Dieu nous pardonne !

Voilà la réalité des croyants dans notre société, au Maroc ou ailleurs. Pourtant la religion n'est là, sur terre, que pour les hommes ! Elle a été instituée pour créer la justice entre eux ! Rappelons la première phrase du Saint Coran, le premier texte de la loi sur terre :

« On a jugé que celui qui tue un homme, sans justice, a tué tous les hommes dès le début de la Création, jusqu'à la fin ! Celui qui fait vivre un homme est considéré faisant vivre les humains depuis le début de la Création jusqu'à la fin du monde », dit Dieu quand l'un des fils d'Adam, le père des hommes, a tué son frère lors d'un conflit.

La loi religieuse est faite pour l'homme, pas pour les anges ou le paradis dans l'au-delà. Chez Dieu, on n'a pas besoin de religion. Son pouvoir règne sur le monde et sa volonté est respectée. Les paroles de Dieu sont traduites pour faire régner la justice sur terre. Mais où est la justice et qui la possède ?

Chez nous, l'injustice fait souffrir et déchire, en communauté, entre amis ou ennemis. L'homme n'est qu'un pécheur, un être capable d'erreur à chaque pas, sans même s'en apercevoir. Le travail, les actions de l'homme ne suffisent pas pour payer sa dette aux autres et à son Créateur !

Alors que faut-il faire ? Sans la miséricorde de Dieu, personne n'entrera au paradis. Tous en enfer et en particulier sur cette terre, entre humains. Les guerres n'ont pas cessé depuis le début de la Création. Que de sang versé !

Au Maroc et dans le monde oriental, les traditions règnent sur l'esprit et la morale. On cède aux lois des anciens sans

réflexion, ni justification ni correction des erreurs du passé. On suit les faux pas comme un aveugle, sans contradiction, sans résistance. Savants, comme ignorants, ne discutent pas les traditions. Elles sont légitimées par la loi religieuse et considérées comme telles. Les erreurs humaines se sont transformées en paroles de Dieu et on explique les textes selon le désir de chacun. La morale, elle-même, ne peut rien devant les traditions. Elles sont désignées comme un grand dieu partageant le pouvoir avec celui du ciel, le vrai ! C'est l'erreur du monde arabo-musulman de nos jours. Chacun voit ce qu'il veut, le traduit à son gré et cherche des textes de loi pour en faire la vérité. Avec le pouvoir, tout est loi. Celle de la jungle, comme on dit, où le plus fort impose la sienne.

Le père Mohamad a quitté son village de Marrakech avec sa tante, une Berbère épouse du *chikh*¹ Gardame de la tribu Labhaïrat, de la campagne côtière de Safi sur la route intérieure qui mène à Essaouira.

Mohamad orphelin, sa tante devint sa mère adoptive en prenant le relais parental. Il fut contraint de partir avec elle. Se séparer de sa tribu, du climat de Marrakech ainsi que de sa langue maternelle berbère, à ce si jeune âge, l'avait éprouvé. Avec sa tante, l'enfant s'installa dans un village arabe aux traditions très différentes de celles des Berbères montagnards. Malgré la richesse du *chikh* Gardame, le chef de tribu notable, la vie n'était pas celle à laquelle il aurait pu prétendre.

Je me souviens du dicton « l'argent ne fait pas le bonheur » et des récits de ma femme, Violette, quand elle me raconte l'histoire de sa mère anglaise à son arrivée dans un village breton ! La jeune femme, citadine londonienne, avait

1. L'ancien, le chef de tribu.

débarqué dans une bourgade de pêcheurs, près d'Audierne. Du jour au lendemain, elle dut aller chercher de l'eau à la pompe commune et faire la lessive à la main comme les Bédouins, en 1947.

Le voisinage ne facilitait pas les choses, insultes, persifflages, moqueries et traitait la jeune femme d'étrangère et d'envahisseuse... Le jeune Mohamad a vécu la même situation. Un Berbère qui vient du Haut Atlas est un singe parmi les hommes. C'est ainsi qu'on l'appelle !

La tante et son protégé ont tout fait pour supporter les contraintes extérieures et intérieures, car le *chikh* avait plusieurs épouses et des enfants, héritiers naturels qui découvraient un étranger, héritier lui aussi et qui demandait sa part.

Mais la nature continue son travail et apaise petit à petit le quotidien. La Berbère eut, elle aussi, un enfant avec le *chikh* et le lien de sang s'est renforcé. C'était le seul moyen pour une femme d'avoir sa légitimité dans la famille de son époux. La vie, cependant, n'était pas seulement faite de bonheur. Les choses évoluaient et parfois la mort tombait comme l'éclair qui brûle les terres. Les héritiers se partagent la fortune et les biens et ceux qui n'ont pas de droit quittent le village pour chercher une autre vie ailleurs. Existence heureuse ou malheureuse...

Quand la loi tribale règne sur la morale et impose la sienne, même ceux qui ont des droits les perdent. Prendre la fuite est la seule réponse salutaire. Dans les tribus marocaines, comme dans les pays d'Orient, un héritier est capable de tuer son frère pour tout conserver. Il peut aussi éliminer la femme de son père, même s'il a des frères, pour ne pas partager la terre ! Pourtant la religion l'interdit. Celui qui vole la part d'un héritage verra sa part interdite au paradis ! C'est le jugement de la loi islamique.

La tante, l'enfant et Mohamad l'adopté se sont retrouvés à nouveau déracinés et ont rejoint la ville de Safi. Il leur fallait trouver du travail pour survivre aux difficultés ou chercher la bonté des cœurs miséricordieux. Malheureusement, là encore, la maladie a fauché une vie. En plein parcours vers Safi, Mohamad a perdu sa tante et fut obligé de s'occuper de son petit frère.

LA COLÈRE D'UN BERBÈRE

À Safi, le jeune homme n'eut pas d'emploi. Pas assez formé et il n'était jamais, lui non plus, allé à l'école. Dans le village et les montagnes, il surveillait les troupeaux et cultivait la terre. Il y avait de quoi faire, car l'arboriculture était importante. Amandiers, figuiers, oliviers... et autres fruits, dont le raisin, destinés au *souk*. Les cultures à l'échelle industrielle, exportées à l'étranger, n'avaient pas encore pris leur plein essor sauf pour la pêche et les minéraux transportés par bateaux depuis le port de Safi.

La colonisation a profité de la richesse de l'agriculture et des sous-sols et a motivé les Français et les Espagnols à s'installer dans les pays du Maghreb, non pour les beaux yeux de leurs habitants ou par action humanitaire. En trente ou quarante ans, elle a fait des milliers de morts civils, innocents ou résistants, illettrés ou intellectuels qui demandaient l'indépendance.

Le Maroc et l'Algérie étaient considérés comme territoire républicain de la France en Afrique. Un immense champ céréalier et une mine d'or pour l'industrie internationale.